

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles BOREL

Le mythe et la mort au cinéma

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1989, tome 85, p. 188-191

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Le mythe et la mort au cinéma

L'Occident du XX^e siècle a de la peine à trouver un souffle de vie. L'homme moderne est perdu dans le fatras d'informations qui l'assaille. Or il s'interdit le plus souvent le référant catharsisant de la pensée mythique. Le XX^e siècle a perdu ses aèdes et ses bardes qui avaient pour rôle d'organiser le chaos des données reçues en vrac, qui devaient rassurer l'être humain en lui racontant la naissance et la mort.

La peinture, la littérature avaient pris le relais durant des siècles. Mais ces arts déclarent aujourd'hui forfait et se rangent derrière le pointillisme d'une vision du monde éclatée. Sous prétexte de réalisme et de scientisme, de « relativité », on décrète que la cohérence est une vue de l'esprit, une utopie à rejeter.

Mais la pensée mythique a la dent longue : la danse et la musique — qui ne sont pas gênées par le carcan d'un vocabulaire trop univoque — relèvent le gant. Quant au Cinéma, confronté d'une part à des exigences d'ordre technique et économique, d'autre part à sa volonté créatrice, il a dû inventer une expression propre, et il semble l'avoir trouvée dans un équilibre entre les besoins de vérisme et les aspirations naturelles au sacré. Quoi qu'il en soit, le cinéma, dans ses meilleures réalisations, a gratifié notre siècle d'un nouveau souffle épique.

Ainsi, pris entre la naissance et la mort, entre la contingence et la recherche d'absolu, le 7^e art développe une pensée mythique dans un cadre réaliste. Une « histoire » se déroule entre l'origine et la fin.

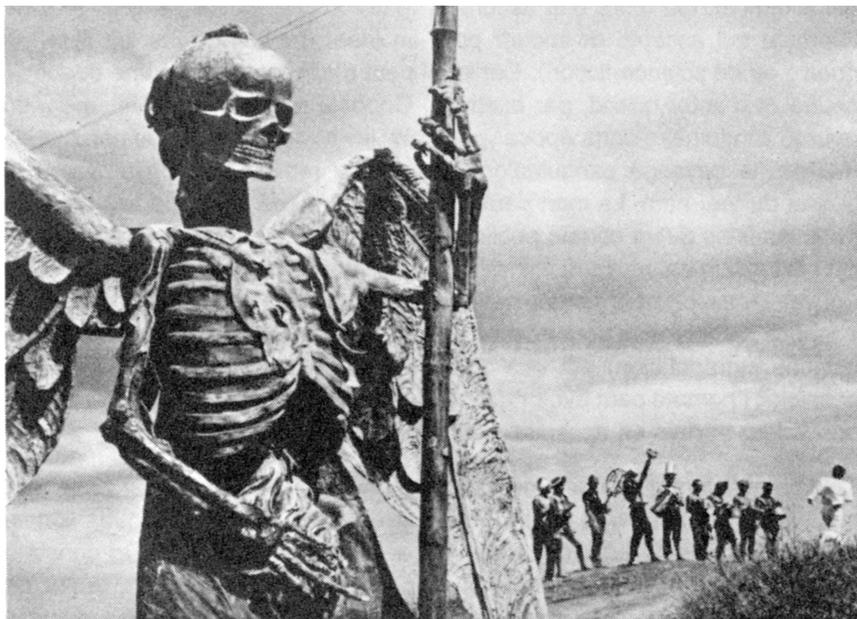
C'est l'aspect téléologique que je voudrais mettre en évidence aujourd'hui ; même si une tendance assez soutenue des productions récentes présente les dernières images non pas comme une fin, mais plutôt comme une transition ou comme un recommencement. Le pessimisme ambiant conçoit souvent l'ouverture comme un sursis, ou alors comme une punition.

Mais chez les plus grands créateurs, la mort est un élément constitutif de l'existence ; quelque chose avec quoi il faut se familiariser (Bergman), avec quoi il faut savoir « jouer » (Fellini), quelque chose qu'il s'agit d'assumer (Buñuel).

Pour cela, la mort est habituellement rendue mythique (Eisenstein, Tarkovski), et les résurrections pullulent au cinéma. Cet art n'a-t-il pas usé et abusé du flash-back, une technique qui montre à l'évidence la volonté de dépasser le temps, de transcender la mort ?

Au début des *Fraises sauvages* de Bergman, un convoi funèbre traverse des rues désolées où le temps n'a plus cours (l'horloge n'a pas d'aiguilles). C'est l'occasion pour le héros d'analyser sa vie devant cette menace de mort. *Le 7^e Sceau* met en scène une partie d'échecs entre le vivant et un squelette. La mort est l'occasion d'évaluer la vie.

L'ange de la mort plane sur l'œuvre de Bunuel ou de Tarkovski. *L'Ange exterminateur* interdit aux participants à la fête de sortir du lieu où ils se sont



Orpheu negro de Marcel Camus

rencontrés. La destruction permet une analyse de la vie sociale qui débouche sur une vision du monde. *Andrei Roublev* est amené à la création en contemplant les ruines du monde.

Le plus pessimiste des films ne conçoit jamais la mort comme une fin en soi. Elle est toujours symbole. (Si peut-être l'image a supplanté le mot au XX^e siècle, l'une et l'autre ont de toute façon la même valeur symbolique.) Voyons la scène finale des *Damnés* de Visconti (comment ne pas songer à cet auteur quand on parle du thème de la mort au cinéma ?) : la mort, dans toute son horreur grotesque, est au moins le symbole de la fin d'une époque. Il y a quelque chose de baroque dans l'utilisation plastique des images de mort au cinéma : on montre la mort par dépit de ne pouvoir montrer la vie.

La **Mort** veut être intégrée à la vie. Elle est partie de la vie. Et il faut savoir la fêter, à l'instar de certaines sociétés primitives. C'est ce que fait Fellini, par exemple, quand la disparition d'une diva célèbre est l'occasion d'organiser une croisière d'agrément dont l'excuse est la dispersion des cendres de la chanteuse dans une mer exotique (*Et vogue le Navire*).

La mort est « régulatrice » de la vie. Elle rétablit la justice (thriller, western), par exemple. Ou alors elle assure la réalité d'une utopie : la grandeur de l'homme qui accepte de mourir pour un idéal (fréquent dans les films de guerre ou de science-fiction). Cet idéal peut d'ailleurs prendre une odeur de soufre et d'enfer quand, par exemple, Coppola montre l'environnement du gourou sanguinaire dans *Apocalypse now* : les atroces images de pendus, de mutilés, le paysage sanguinolent donnent la réplique *ab absurdum* à la guerre du Viêt-nam. La mort peut, il est vrai, être spectacle, parfois morbide dans les films qu'un certain public réclame (règne du sexe, de la violence). Son exhibition est toujours libératrice. L'individu échappe à la vie : pour enfin trouver l'absolu ; pour quitter cette vallée de larmes, pour échapper à ses ennemis ; simplement pour ne plus être. Le motif du **Héros** (le star-system en est une extrapolation) est très cher au cinéma. Le héros rend la victoire possible ; l'homme peut avoir raison d'un destin contraire. En plus, il acquiert une valeur sociale en acceptant la mort pour le profit des autres.

Tout ce qui vient d'être dit n'est pas bien original. L'inventaire est loin d'être exhaustif, mais il devrait suffire pour étayer l'objet de ces quelques lignes. Mes remarques ne sont que peu typiques d'un art nouveau. On constate toutefois que le cinéma semble bien, par nature ou par raison, tenter de récupérer les thèmes — certains diraient les archétypes — que les activités humaines, y compris artistiques, atomisent au XX^e siècle.

Il est bon pour cela de cultiver le cinéma, de lui faire une bonne place dans la culture de notre siècle. Il remplace les contes de fée que les grands-mères ou les bardes ne racontent plus.

Il pourra peut-être aussi auprès des adolescents et des adultes entretenir une faculté d'imagination que la société tend malheureusement à dénigrer.

C. Borel